

Séance Plénière du 17 novembre 2025 – *Leçon XV du 22 mars 1961* :

S. Thibierge : Bonsoir à tous. Nous allons donc nous occuper aujourd'hui de la leçon du 22 mars, la leçon XV. Alors, sur cette leçon, bien écoutez, une fois n'est pas coutume... Pourquoi est-ce qu'on ne partirait pas de vos questions ? Pourquoi pas, s'il y en a... Sinon je m'avancerai, bien sûr, comme d'habitude. Mais en commençant, est-ce qu'il y a des choses qui ont particulièrement sollicité votre questionnement ? Votre attention ? Vous avez travaillé cette leçon, donc...Ah, deux questions !

Salle, intervenant 1 :

J'ai une question... dans la leçon à deux moments, il fait référence au grand Autre, dans la demande orale, qui se dit de l'intérieur... le sujet de l'intérieur identifie une demande du grand Autre, qui est cette « faim » qui choisit. Une demande de l'intérieur que Lacan évoque dans la phase orale. Et après dans la phase anale, il y a à nouveau cette direction de l'Autre vers le sujet qui est cette demande extérieure de l'Autre vers le sujet. La demande dans la phase anale est peut-être plus facilement identifiable : le Grand Autre est identifié à une personne extérieure qui s'adresse au sujet. Par contre, la demande intérieure, qui est la demande qui choisit – dans la phase orale, du grand Autre vers le sujet – est plus difficile à sentir. Vous pouvez apporter un certain éclairage sur cette demande qui choisit ?

S. T : Cette demande qui choisit ?

Salle, intervenant 1 : Cette demande qui choisit dans la phase orale.

S. T : Dans une leçon précédente, Lacan avait évoqué dans la phase orale le fait qu'il est demandé au sujet de se faire demandant. Il est demandé au sujet sa demande, en quelque sorte. Il lui est demandé de se faire désirant de cet objet, de cet objet mamelon. Il me semble...

A. Jesuino : Je pense que dans la phase orale c'est une demande à l'Autre, alors que dans la phase anale, c'est la demande de l'Autre.

S. T : Oui, c'est inversé.

Salle, intervenant 1 : Oui, justement : Lacan laisse entendre que dans cette demande à l'Autre, dans la phase orale, le sujet perçoit – alors, est ce que c'est de sa propre invention ? – perçoit une demande de l'Autre à lui, qui est « une faim qui choisit ».

S. T : Une faim : f.a.i.m. Une faim qui choisit ?

Salle, intervenant 1 : Oui. C'est page 358, au milieu de la page.

S. T : 358, au milieu de la page. Vous pouvez lire ça ?

Salle, intervenant 1 :

« Voici donc définie cette phase orale. Ce n'est qu'à l'intérieur de la demande que l'Autre se constitue comme reflet de la faim du sujet. L'Autre donc n'est point seulement faim, mais faim articulée, faim qui demande. Et le sujet par là y est ouvert à devenir objet mais, si je puis dire, d'une faim qui choisit ».

S. T : Vous avez remarqué - votre question le manifeste bien - que dans ces premiers temps du rapport du sujet et du grand Autre et, dans ces premiers temps qui sont plus sous le coup de la demande orale,

on n'a pas une distinction entre sujet / objet qui serait une distinction pleinement satisfaisante, comme l'un qui est sujet actif et l'autre qui est sujet passif. Ça se joue de façon plus complexe, puisque ce qui est fondamental dans ces trois premiers temps que Lacan isole - le temps oral, le temps anal et le temps génital - ce que nous observons c'est qu'il y a une primauté absolue du grand Autre. C'est-à-dire, que de toute façon, le sujet n'est actif qu'en tant que cette activité lui est - disons ça comme ça - demandée par l'Autre, enjointe par l'Autre. Et il n'est passif qu'en tant que cette passivité est également enjointe par l'Autre.

Dans le premier temps de l'oralité, le sujet bien sûr cherche, se dirige vers la satisfaction orale, cannibalique, mais il n'y va qu'à partir de cette primauté de l'Autre qui lui demande en quelque sorte cette tension, cette appétence vers l'objet oral. Vous avez peut-être le centre de la leçon, le centre qui fait vraiment le pivot de la leçon c'est le moment où Lacan, après avoir longuement développé l'exemple qu'il donne de la mante religieuse - exemple d'ailleurs qui je pense pour vous, comme pour nous, enfin en tout cas comme pour moi, n'était pas d'une limpidité absolue, sauf si quelqu'un parmi vous ne s'est pas fait prendre la tête - si j'ose dire ! - par cette histoire de mante religieuse. Ce n'est quand même pas toujours d'une clarté aveuglante ce qu'en dit Lacan. Mais ce qu'on entend à le lire, c'est qu'il y attache beaucoup d'importance, parce que quand même il y s'y appesanti pendant longtemps.

Et bien, à la fin à peu près de ce long développement sur la mante religieuse, il y a un passage qui je crois peut être considéré comme le point pivot de leçon, comme je vous disais, la base, le fondement autour duquel pivote la leçon. C'est à la page 352. « Si nous devons accorder quelque valeur à cet exemple monstrueux à proprement parler, nous ne pouvons tout de même pas faire autrement que remarquer la différence », différence à souligner en rouge, « avec ce qui se présente dans la fantasmatique humaine ». C'est-à-dire que nous allons avoir là, si nous essayons d'expliquer la leçon, ce que j'essaie de faire, nous allons avoir à préciser effectivement pourquoi cette histoire de mante religieuse intéresse Lacan à ce point ici. Mais, ce qui est parfaitement clair là dans le passage que je vous lis, c'est que Lacan dit nous ne devons pas - remarquez la différence de ce que je viens de vous évoquer de la mante religieuse avec ce qui se présente dans la fantasmatique humaine, et là il dit le point capital : celle où nous pouvons partir avec certitude du sujet là où seulement nous en sommes assurés ». Qu'est-ce qu'il va dire là ? Où est-ce que nous sommes assurés du sujet ? Et où est-ce que nous sommes seulement assurés du sujet ? « Dans le fait que ce sujet est le support de la chaîne signifiante ». Autrement dit, ça veut dire que dès le tout début, et dès même avant sa naissance, le sujet est placé dans une radicale dépendance à l'endroit de cet Autre. De cet Autre qui est un Autre qui est fait de signifiants. Alors, c'est à partir de là, que vont s'organiser, que vont s'articuler la demande faite au sujet et la façon dont le sujet va répondre à cette demande. Alors, dans le moment oral, le sujet, il lui est demandé de se faire en quelque sorte dévrateur, dévrateur de ce mamelon, de cet objet qui est un objet de demande mais qui n'est en aucun cas un objet de besoin. Dès le début de la leçon, Lacan dit bien que le désir - c'est très important ça - le désir se loge toujours dans la demande.

A.J. : Dans la marge de la demande.

S.T. : Oui, c'est ça, absolument, dans la marge de la demande. Ça veut dire que pour qu'il y ait désir, il faut qu'il ait demande. Et qu'est-ce que ça veut dire la demande ? Qu'est-ce que ça veut dire la demande ? Ça veut dire très exactement, c'est le corrélat, la demande, c'est le pendant immédiat du signifiant. Dès que vous avez du signifiant, vous avez de la demande. Dès que vous parlez, vous demandez. Là je vous parle, je vous demande. Je vous demande quoi ? Au moins je vous demande votre attention. De toute façon, dès qu'on cause, on demande. Dès qu'on profère du signifiant, on demande. Le sujet, il arrive - d'abord, il n'est pas du tout du sujet quand il arrive - et en tout cas, il est complètement investi par cette puissance des signifiants de l'Autre, dont l'Autre est le lieu. C'est pour

ça que Lacan au début de la leçon peut dire effectivement que le lieu du désir c'est la demande et plus précisément, comme tu le rappelles Angela, la marge de la demande. C'est dans cette marge de la demande que vient se loger le désir et en particulier, bien sûr, pour situer les choses de manière un peu, non pas grossière, mais un peu simple, mais pas fausse pour autant, la demande c'est ce qui peut s'entendre très facilement dans le registre de l'urgence ou du sens, les deux étant assez proches d'ailleurs. Tandis que le désir, c'est quelque chose qui, dans cette marge de la demande comme ça, n'est pas du tout réductible au sens. Le désir est une énigme. C'est pour ça, qu'au fond de cette image de la mante religieuse, ce qui va tenir tant de place dans cette leçon, à l'horizon de cette image, il y a ce que Lacan reprendra de façon plus précise dans le séminaire L'Angoisse, il y a la question, donc derrière la mante religieuse, du désir de l'Autre. Quand Lacan imagine la mante religieuse devant lui, l'angoisse qui peut le saisir à l'occasion de cette forgerie, de ce fantasme, c'est l'angoisse du désir de l'Autre. Qu'est-ce qu'elle me veut ? Qu'est-ce qu'il me veut cet Autre, ce grand Autre. En tout cas merci beaucoup pour votre question.

A.J. : Je voulais juste faire une petite remarque parce que cette histoire de la faim qui choisit, ce n'est pas n'importe quoi. Parce qu'il va dire que la transition est faite de la faim à l'érotisme par la voie d'une préférence. Donc ça c'est très important parce que c'est cette préférence qui va venir découper quelque chose de l'objet privilégié et l'érotisme qui y est attaché. Donc ce n'est pas une simple figure de style. Ça veut dire quelque chose, cette faim qui choisit.

S.T. : Cette faim qui choisit, absolument.

A.J. : Et il a une phrase qui m'a beaucoup plu, je ne sais pas vous. Il dit : « le sujet vient se placer sur le menu à la carte du cannibalisme dont chacun sait qu'il n'est jamais absent d'aucun fantasme de communion ». Voilà où il se place le sujet, dans un menu. Mais dans ce menu, il peut y avoir des préférences. Je trouvais ça intéressant qu'il parle de ça comme ça et qu'il fasse de cette préférence, de cette faim qui choisit, la transition entre la faim et l'érotisme. Il y avait une autre question ?

Intervenant : C'était au sujet de la mante religieuse, à la page 352, la dernière phrase de la page 352 puis la suite à la page 353, c'est un tout petit paragraphe. Quand il parle de la jouissance, je reprends le texte : « Si nous parlons de la jouissance de cet autre qu'est la mante religieuse, si elle nous intéresse en cette occasion, c'est que, ou bien elle jouit [là où est l'organe du mâle, et aussi elle jouit] ailleurs »...

S.T. : Non : « et aussi elle jouit ailleurs ». C'est-à-dire, pardonnez-moi, je crois que c'est que ou bien elle jouit là où est l'organe du mâle et aussi elle jouit ailleurs. Il y a ces deux choses, vous savez, on y reviendra. La mante religieuse, elle jouit à l'endroit de l'organe du mâle, mais aussi ailleurs.

Intervenant : Mais où qu'elle jouisse, ce dont nous ne saurons jamais rien, peu importe, qu'elle jouisse ailleurs ne prend son sens que du fait qu'elle jouisse, ou ne jouisse pas peu importe, là. Qu'elle jouisse où ça lui chante, ceci n'a de sens dans la valeur que prend cette image que du rapport à un là d'un jouir virtuel. C'est ce « là » qui me pose difficulté.

Eriko Thibierge-Nasu : d'un jouir virtuel.

S.T. : Très bonne question !

Intervenant : Alors le « là » ça me fait penser au lieu ; tout à l'heure vous parliez justement de ce lieu qui est l'organe, mais Lacan insiste sur le fait - mais non je vais dire des bêtises.

S.T. : D'abord ce n'est pas encouragé de dire des bêtises, mais ce n'est pas non plus à exclure (rires), parce qu'on en dit toujours un peu quand on cherche ce qui nous tracasse. Donc, allez-y, prenez le risque.

Intervenant : Ce que j'en comprends, c'est que la mante religieuse jouit tant du lieu de l'organe que d'un autre lieu, celui de la tête.

S.T. : -Absolument, exactement.

Intervenant : Et c e là d'un jouir virtuel, est-ce que Lacan pense - ça me fait penser à la jouissance Autre - mais à ce lieu qui est la tête du mâle.

S.T. : C'est exactement ça, me semble-t-il. Il dit, dans le passage que vous avez lu, si la mante religieuse nous intéresse dans sa jouissance, c'est que ce n'est pas une jouissance univoque et polarisée, copulatoire. C'est une jouissance qui est liée à l'organe, effectivement, copulatoire, mais qui est aussi effectivement là. Là où il y a une préférence, c'est-à-dire l'endroit de la tête. Simplement, ce qui semble paradoxal, c'est que dans le passage que vous avez lu, et c'est très bien venu que votre question nous amène à ce que nous n'avons pas très souvent faute de temps, nous amène à prendre le texte pas à pas, comme il est, le texte de l'énonciation de Lacan. Et quand on le prend pas à pas, on s'aperçoit qu'il n'est pas toujours simple. Là ce n'est quand même pas évident. « Où qu'elle jouisse » dit Lacan, « ce dont nous ne saurons jamais rien, mais peu importe ». Ah bon, alors pourquoi on en parle ? « Qu'elle jouisse ailleurs ne prend son sens du fait qu'elle jouisse ou ne jouisse pas, peu importe, là ». On se demande un peu ce qu'il veut dire. « Qu'elle jouisse où ça lui chante, cela n'a de sens dans la valeur de cette image, que du rapport à un là d'un jouir virtuel ». Et là, effectivement on comprend. On comprend quoi ? En tout cas pour ma part, j'ai entendu les choses de la façon suivante : c'est-à-dire qu'il y a dans la mante religieuse, il y a une structuration de sa jouissance en deux points différents. C'est-à-dire qu'elle jouit dans l'actualité de la copulation avec le mâle, mais elle jouit aussi de ce qu'elle veut là, c'est-à-dire du côté de la tête. Et Lacan dit il n'y a aucune raison de ne pas supposer qu'elle jouit de ça. Il y a donc en quelque sorte, la possibilité de dire : il y a une actualité de sa jouissance et il y a aussi une virtualité. C'est ce qu'elle veut en quelque sorte en plus ou à côté, c'est la virtualité. Mais le point capital ici, c'est que quelques lignes avant, Lacan nous a dit que cet actuel et ce virtuel sont synchrones. Cela veut dire quoi que c'est synchrone, que c'est dans une synchronie ? Ça veut dire que tout s'effectue dans un même temps ! Alors que pour nous, quand nous distinguons l'actuel et le virtuel, le fait qu'il y a quelque chose de présent et quelque chose qui ne l'est pas, et qui est au titre d'un virtuel, cela veut dire que c'est dans un après-coup qu'il se réalisera. Ça c'est lié à notre rapport à la structure du signifiant. Rien de tel chez la mante religieuse. Et c'est pour ça que, nous entendons - je vous dirai après pourquoi, pourquoi d'après moi Lacan met tellement d'accent sur cet exemple de la mante religieuse - en tout cas, ce qui est certain, c'est qu'il ne dit pas du tout des choses qui seraient de nature à nous faire errer. Il se tient très fermement à une chose, c'est que nous pouvons subjectiver la mante religieuse, c'est-à-dire que nous pouvons tout à fait lui supposer une jouissance, après tout nous ne savons pas, elle jouit peut-être. Et nous pouvons la décomposer entre d'un côté la jouissance copulatoire et de l'autre côté ce qu'elle veut en plus, en quelque sorte, et ce qu'elle veut, surtout peut-être, c'est-à-dire la tête de son partenaire. Nous pouvons faire cela, mais il y a une chose que nous ne pouvons pas faire, c'est situer cet autre, en quelque sorte point, de sa jouissance dans une virtualité. Alors que ça va être tout ce qui va caractériser la jouissance dans le désir humain, en tout cas dans le rapport humain à l'objet. C'est qu'il va y avoir un aspect de virtualité qu'il ne sera là ou pas là, mais qui va déterminer la jouissance.

A.J. : Je peux faire un aparté éthologique ? Je ne sais pas si vous avez la curiosité d'aller vous renseigner sur comment ça marche, la mante religieuse, vous auriez dû ! Parce que c'est très intéressant, y compris par ce qu'il y a une controverse. Il y a des scientifiques qui disent : elle mange la tête parce qu'il faut qu'elle récupère la protéine pour pouvoir enfanter et s'occuper de ses œufs. Et il y a une autre version qui dit que ce n'est pas du tout ça, qu'elle n'a pas besoin de ça pour être une bonne mère, on va dire. Mais elle mange ça parce que le mâle même en perdant la tête -c'est joli comme métaphore ! - il

continue à copuler, et donc c'est pour qu'il copule plus longtemps. Donc c'est intéressant de mettre ça face à nos suppositions, la façon dont on subjective et la jouissance et le fantasme de la mante religieuse !

S.T. : Oui, ce que tu évoques c'est un peu *L'Empire des sens* façon mante religieuse (rires) !

A.J. : C'est intéressant parce qu'à la fois il va prendre la mante religieuse comme une espèce de symbole du désir de l'Autre, et en même temps pour faire la différence avec ce qui se passe chez les êtres parlants. Donc il ne faut pas comprendre le fantasme de la mante religieuse avec le fantasme du sujet qui parle.

S.T. : Non, non, pas du tout (rires).

A.J. : A supposer qu'elle en ait un de fantasme !

S.T. : Effectivement Lacan, il y a plusieurs pas dans sa démarche. Il commence par nous dire dans notre connaissance, quand nous mettons en jeu notre connaissance, nous sommes très facilement pris dans ce qu'il appelle le *Verkennen* de Freud, c'est-à-dire le méconnaître. C'est-à-dire que dès qu'on essaie de connaître, nous les animaux humains, les animaux parlants, dès que nous essayons de connaître nous sommes exposés très fortement au risque de méconnaître. Bon, ça n'a l'air de rien mais enfin ça détermine quand même une très très très grande part de ce que nous pouvons dé-conner, ou dé-connaître. C'est-à-dire notre espèce de faiblesse presque irrémédiable par rapport à cette histoire de connaître. Et c'est là qu'il a une remarque très intéressante, ce qui l'intéresse dans les phénomènes d'éthologie qu'il a très tôt mis en exergue, liés à la forme, c'est que ça nous apprend des choses sur la prégnance de la forme, sur les effets de la forme, qui sont absolument indéniables et qui ne dépendent pas de notre méconnaître. C'est là qu'il cite comment il a été dans un temps déjà ancien par rapport à là où il en est, il a exposé comment la pigeonne avait besoin pour se parfaire dans sa croissance et dans son évolution de voir une image d'une autre pigeonne et comment le criquet pèlerin, même chose. Et c'est seulement pour souligner l'importance de ces phénomènes que nous livre le règne animal de façon, d'une certaine manière, beaucoup plus pure et beaucoup plus sûre que nous. C'est intéressant de voir d'ailleurs que quelqu'un comme Lacan qu'on a souvent taxé d'intellectualisme, n'hésite à prendre des repères dont il soulignera dans tout son enseignement l'importance, qu'il n'hésite pas à aller prendre dans l'éthologie, dans le règne animal. Et alors pour la mante religieuse ce qui l'amène à s'intéresser à la mante religieuse, c'est que manifestement il y a dans son rapport à son partenaire cet aspect d'érection dit-il, « érection de la forme », mais d'autre part, il va y avoir ce plus en quelque sorte, ce supplément où elle ne veut pas seulement l'accomplissement de la copulation mais elle veut aussi ça. Et là Lacan encore une fois, souligne que rien ne nous permet de dire qu'il y a la jouissance partagée en deux pôles, mais rien ne nous permet non plus, ne nous interdit de le dire. Et alors il va le prendre comme ce qui nous donne la forme du désir, non pas le désir mais la structure du désir, la forme au sens de la structure. A ceci près que ce que ça ne nous donne pas, c'est justement l'effet de non-synchronie qu'on observe dans le désir, c'est-à-dire l'effet d'après coup, de *nachträglich*, voilà. Vous me suivez ?

Alors ce n'est pas mal que nous soyons entrés dans la leçon de façon assez précise de cette manière. Vous avez remarqué qu'au début de cette leçon, Lacan - ça console un peu pour ceux et celles d'entre vous qui ont un peu ramé, je pense que vous avez dû ramer - c'est qu'au début quand même il dit des choses qui sont plutôt rassurantes pour nous, il dit : « nous allons encore errer ». Bon, il ne dit pas pour moi les choses sont tout à fait claires, je vais vous dire en quoi tout ça est parfaitement clair et vous allez l'entendre. Non, il dit on va encore errer. Parce qu'il ne parle pas en vain Lacan. « Dans le labyrinthe », ce n'est pas une image d'une totale facilité, le labyrinthe. Et depuis tout à l'heure nos échanges évoquent un peu ce labyrinthe-là. « De la position du désir », position du désir qui est

essentielle à articuler de façon à peu près correcte, dans ce séminaire sur le transfert, puisque l'enjeu et la dialectique du transfert vont être complètement liés à cette position correcte du désir et d'où il se situe pour l'analysant comme pour l'analyste. Et alors tout de suite après - encore une fois il faut situer le début de la leçon - « une certaine fatigue du sujet me paraît nécessaire » dit Lacan. Alors, j'ai appris que fatigue du sujet vous n'aviez pas bien saisi ce que ça voulait dire, ça n'est pas la fatigue physique du sujet. C'est fatiguer le sujet, fatiguer la question dont nous parlons, comme on fatigue la salade. Vous avez déjà entendu dire fatiguer la salade ? J'entends, je vois des bonnets qui opinent si je puis dire. Fatiguer la salade ça veut dire quoi ? Ça veut dire la touiller, la touiller pour qu'elle ne soit pas comme ça dans son explosive première fraîcheur, il va falloir l'accommoder pour qu'on puisse la manger correctement. Donc une certaine fatigue du sujet, une certaine manière de touiller le sujet. Et c'est à partir de là qu'il va introduire donc son sujet et son sujet dans cette leçon, nous l'avons déjà largement abordé, c'est de situer la question du désir et la structure du désir en relation avec l'oralité, ce qui concerne l'objet oral, l'analité, l'objet anal, et enfin le génital c'est à dire l'entrée en jeu du phallus.

À la suite de cet épisode de la mante religieuse que nous avons déjà largement évoqué, Lacan va faire un pas de plus très clairement, dans lequel il va nous dire que, de toute façon il y a quelque chose. Attendez, je recherche le passage exact où il l'articule plus précisément. Après avoir développé donc tout ce que nous avons vu concernant la mante religieuse, il va dire, et c'est une manière de passer à autre chose, toujours en restant dans le souci d'évoquer l'objet oral et le rapport à cet objet oral et sa structure, et aussi bien dit il Lacan page 356 : « [...] c'est de bien autre chose qu'il s'agit dans la liaison à la phase orale du désir humain ».

Donc après tous ces développements sur la mante religieuse, il est très clair, il s'agit quand même de tout autre chose dans ce qui se présente comme phase orale pour le désir humain. Et là, il va évoquer des points particulièrement importants. Il va évoquer le morcellement. Alors, ça c'est très important, puisque ce morcellement qui - et vous voyez quand on dit parfois que Lacan n'est pas assez clinique, c'est quand même très injuste et très mal fondé parce que c'est d'une pertinence clinique extrêmement concrète. Qui d'entre vous n'a jamais eu affaire au morcellement, soit chez lui-même, soit chez ses patients ? Le morcellement... Déjà, quand nous rêvons, quand un rêve se présente à nous, il se présente d'abord sous une forme morcelée. C'est très rare, ça peut arriver, mais c'est très rare les rêves qui se présentent à nous sous la forme d'un récit articulé. Toujours il y a un point qui cloche dans ce récit, mais de toute manière, c'est rarement sous la forme de récits que se présentent nos rêves. C'est en général dans ce morcellement constitutif, nous avons affaire à toute une série. Et alors ce morcellement, bien sûr, nous pouvons l'imaginariser, comme Lacan l'articule avec le stade du miroir, c'est-à-dire, nous pouvons imaginer le morcellement comme étant dans l'espace environnant l'enfant, tous ces objets, tous ces membres de son corps, toutes ces parties de son corps, etc., qui ne sont effectivement pas de l'ordre d'une unité. Mais ce n'est même pas ça en tant qu'image qui fait le morcellement le plus radical et le plus fondamental d'où le morcellement imaginaire est un effet en quelque sorte. Ce qui fait le morcellement absolu auquel a affaire la demande orale, l'objet,

l'oralité...Ce morcellement, c'est le morcellement des objets du désir de l'Autre. C'est-à-dire ce sont tous ces objets qui sont en quelque sorte indiqués par les signifiants du désir de l'Autre, et qui peuvent être effectivement extrêmement variés et qui ne comportent aucune unité. C'est là que se trouve le point de départ, du côté de l'Autre, de l'appétence du sujet vers ce cannibalisme originaire qui le fait souhaiter mettre dans sa bouche et incorporer ces objets. Le poids est fondamentalement porté du côté du grand Autre. Tout au long de cette leçon, d'ailleurs, vous avez pu remarquer la prévalence vraiment massive du grand Autre sur les destins du désir du sujet. C'est quand même un des points importants de cette leçon.

Donc cette oralité initiale, ce moment oral, ce stade oral comme le dit Freud - vous percevez bien que dans une leçon comme celle-là, Lacan, comme il le fait souvent, il est très attentif à remettre Freud dans le cadre de ce que désigne structurellement les termes qu'il emploie. Freud en faisait une histoire, un développement. Lacan le resitue de façon structurale. Ce que le sujet rencontre dans ce moment oral de son rapport à l'objet, c'est essentiellement le morcellement des objets du désir de l'Autre, et en particulier avec les privilèges que leur accorde le désir de la mère.

Et alors, c'est là que la transition avec ce qui va faire la fin, la dernière partie de la leçon est très intéressante, parce que parmi ces objets du désir de la mère, qu'est-ce qu'il y a ? Il y a justement cet objet étrange, bizarre, pas rassurant, qu'est le phallus paternel et qui intéresse la mère, évidemment. Et ça, l'enfant, il ne peut pas ne pas le subodorer en quelque sorte, quelque part. « Autrement dit », dit Lacan, « le fait qu'il y a un de ces objets qu'il rencontre, et qui est le phallus paternel, d'ores et déjà rencontré dès les premiers fantasmes du sujet, nous dit Melanie Klein, à l'origine du *fandum...* » *Fandum* en latin qui veut dire il doit parler, il faut qu'il parle. Effectivement, ce qui va faire parler le sujet, un des moteurs principaux de cette tension du petit sujet tout petit vers la parole, ce n'est pas seulement les premiers objets qu'il rencontre du côté de l'autre maternel, c'est le fait que parmi ces objets, il y en a un qui est spécialement interrogatif et qui pousse à parler, parce que c'est l'objet qui va désigner le ratage, à commencer même par le ratage dans l'expérience subjective de la mère. C'est-à-dire que ce phallus paternel, il est très probable, je pense que je ne vous apprendrai rien, que la mère puisse ne pas s'en déclarer entièrement satisfaite. Donc il y a là quelque chose qui va évoquer, pas encore, peut-être de façon explicite, mais qui commence à évoquer la question de la castration et la question du ratage, du manque de l'objet. C'est par là que le petit sujet va être engagé à parler.

Là, Lacan a une très belle expression : « sur le champ du désir de l'Autre » dit Lacan. Et là, il désigne le petit enfant, le tout petit sujet, il l'appelle « l'objet subjectif ». Ça, je trouve, c'est une très jolie formule. C'est-à-dire que c'est une façon pour Lacan d'articuler un point que j'ai très souvent souligné. Au début de la vie, le sujet est l'objet du désir de l'Autre. Il est objet de la demande, de la jouissance de l'Autre. Il est complètement objet et là, Lacan l'appelle « l'objet subjectif ». Pourquoi subjectif ? Et bien, parce qu'il est déjà articulé au signifiant de l'Autre et c'est de là qu'il va se constituer comme sujet dans la

mesure où il va essayer de les articuler. C'est-à-dire que ce n'est pas une constitution au sens philosophique du terme comme sujet, mais il va advenir au statut de sujet dans la mesure où il va essayer de parler un peu. Voilà pour la phase orale.

Ensuite, Lacan va évoquer la phase anale. Encore une fois, pour lui, ce ne sont pas des phases, ce sont des structurations différentes. Il évoque donc l'objet anal. Je n'ai pas commenté le passage sur Balthazar Gracian, mais il ne pose pas de difficultés particulières, sauf qu'il nous rappelle que tout de même dans la spéculation théologique chrétienne, il y a eu quand même des choses très précises que je ne connais pas, mais que j'aimerais bien connaître, ça donne envie de les connaître, dans lesquelles, c'est dans le *El Comulgatorio*, dans lesquelles le corps du Christ comme objet cannibalique est très précisément décrit. Cette joue exquise, ce bras délicieux, etc., etc. Je ne savais pas, personnellement, que dans le christianisme....

E. T.-N. : Il y a l'Ostie.

S.T. : Oui, il y a l'Ostie, mais l'Ostie, c'est quand même pas mal symbolisé.

E. T.-N. : On dit que c'est corps du Christ quand même.

S.T. : Oui, on dit que c'est le corps du Christ, mais là, c'est un corps du Christ qui est très détaillé dans ses aspects diversement oralement délicieux. Je ne sais pas si quelqu'un parmi vous connaissait ce genre de méditation, je ne le connaissais pas. Alors, par rapport à cette articulation orale de l'objet, l'articulation anale de l'objet va inverser complètement les choses, dans la mesure où dit Lacan, la demande anale « se caractérise par un renversement complet au bénéfice de l'Autre de l'initiative ». C'est-à-dire que du côté oral, il y a une sorte de moteur cannibalique qui anime le petit sujet qui ne l'est pas encore, mais là, dans la structure anale, c'est entièrement du côté de l'Autre que se trouve l'initiative de cette demande. Alors Lacan va montrer en quoi, il dit des choses extrêmement intéressantes. Il dit que cette analité du rapport à l'objet, on la trouve en quelque sorte anthropologiquement ou ethnologiquement repérable dans ces amas de coquillages, ces énormes tas de coquillages qui se trouvent à proximité des endroits préhistoriques dans lesquels habitaient des créatures humaines. Lacan dit s'il y a une manière, un mode sous lequel l'homme s'est introduit au signifiant, c'est celui-là. Le parlêtre s'est introduit au signifiant par son articulation à ses objets de déchets : « Bien plus, il semble que s'il faut, quelque jour, échafauder le mode par où l'homme s'est introduit au champ du signifiant, c'est dans ses premiers amas qu'il conviendra de le désigner ». Autrement dit, nous nous sommes d'abord symbolisés par nos excréments, ou en tout cas, par ce qui de nous, se fabriquait, se déposait de déchets. Ça nous représentait, d'une façon signifiante.

De façon très intéressante, Lacan va désigner dans ce moment anal du rapport structural du sujet au désir, le degré zéro du désir. Ça a des corrélations cliniques absolument limpides. Combien, par exemple, l'obsessionnel, dont les habitudes, le rapport au Réel sont très tributaires de cette analité dans le rapport de l'objet et au désir, vous savez bien qu'une des grandes difficultés du névrosé obsessionnel ou de la névrosée obsessionnelle, c'est ce rapport au désir. Il ne peut pas désirer. Il ne peut que demander la demande de l'Autre. Eventuellement, là, il va pouvoir inscrire quelque chose de sa propre demande à l'endroit de l'objet, voire de son désir s'il fait une analyse et s'il va un petit peu loin dans cette direction, mais Lacan dit ici, « le sujet se désigne dans l'objet évacué comme tel ». Autrement dit, il est la merde qu'il éjecte en la cédant à l'Autre.

A.J. : Dans la Leçon précédente, il disait ça : il est la merde qui demande à être évacuée.

S.T. : Exactement.

S.T. : Donc ça encore une fois c'est d'une justesse clinique vraiment indiscutable. Et c'est vraiment le drame du névrosé obsessionnel, qui ne peut pas désirer. Degré zéro. « Dépendance radicale à l'Autre, l'Autre en décide, et c'est bien où nous trouvons la racine de cette dépendance du névrosé ». Alors c'est intéressant que Lacan dise cette dépendance du névrosé, il ne dit pas du névrosé obsessionnel. C'est-à-dire que c'est particulièrement sensible dans le cas du névrosé obsessionnel, mais le névrosé que nous sommes supposé être habituellement, est de toute façon dans cette radicale dépendance de l'Autre pour les raisons évoquées aujourd'hui jusqu'à présent.

Intervenante : Comment cela se distingue ce rapport à la demande de l'Autre, ce rapport à l'Autre dans la névrose obsessionnelle par rapport à l'hystérie ? En posant la question j'ai le souvenir que l'hystérique interprète le désir de l'Autre et se constitue comme objet du désir de l'Autre même si elle se trompe. Alors que la névrose obsessionnelle, si vous pouviez un peu éclairer cette manière que les deux névroses ont de répondre à la demande.

S.T. : Alors écoutez, pour essayer de vous répondre de manière précise - peut-être Angela m'aidera là-dedans - dans l'hystérie vous avez un désir du désir de l'Autre, et quand vous obtenez le désir de l'Autre, vous l'entretenez en ne venant pas le satisfaire. C'est-à-dire que l'hystérique est très forte pour faire vivre le désir de l'autre sans le satisfaire, ce qui risquerait de l'éteindre. L'hystérique est très forte pour laisser l'autre la langue pendante. Ca c'est : désir de désir. Dans la névrose obsessionnelle vous avez plutôt une demande de demande, l'obsessionnel il demande à l'autre de lui demander. Demande-moi ce que tu veux ! Et il est trop content d'avoir, en quelque sorte, à sa disposition cette demande de l'autre. C'est vrai que les névrosés en général, mais les névrosés obsessionnels en particulier, ils adorent qu'on les supplie, ils adorent qu'on leur demande. Donc en vous répondant comme ça : désir de désir du côté de l'hystérique et demande de demande du côté du névrosé obsessionnel, je pense que vous avez une ébauche de réponse.

Alors maintenant le troisième temps, parce que je n'ai pas envie d'être trop long. Le troisième temps de la leçon c'est le stade génital. Et là, Lacan développe un certain nombre de remarques très importantes. D'abord il met au point les choses en conclusion de la leçon. Le désir naturel, parce qu'il nous a fait hésiter ou errer quelque peu quand il parlait tellement du désir, de la jouissance plutôt, de la mante religieuse. Mais là il est très clair à la fin de la leçon, « le désir naturel, a à proprement parler cette dimension de ne pouvoir se dire d'aucune façon ». S'il y a un désir naturel -on n'en sait rien - il ne peut en aucun cas se dire. « Et c'est bien pour ça que vous n'aurez jamais aucun désir naturel parce que l'Autre », avec un grand A, « est déjà installé dans la place avec ses signifiants ». L'autre avec un grand A « comme celui où repose le signe ».

Pourquoi il ne dit pas le signifiant ? Qui peut répondre ? Pourquoi il ne dit pas là, l'Autre avec un grand A comme celui où repose le signe ?

Intervenante : Parce que le signe c'est adressé à quelqu'un, quelque chose d'une signification et comme le sujet est une chaîne signifiante, il y a un moment où tout se retrouve dans un signifié dans l'interprétation donc c'est un signe. Le signe c'est un indice, ce n'est pas une cause, c'est quelque chose à quelqu'un.

S.T. : Oui, je vous remercie, vous avez tout à fait raison. S'il dit : « l'autre avec un grand A comme celui où repose le signe », c'est qu'il nous parle là non pas du signifiant dans son effectivité purement structurale, il nous parle du rapport de ces signifiants au petit sujet qui est sur le point de parler, qui s'interroge, enfin qui commence à balbutier. Et pour ce petit sujet, ce signifiant bien sûr fait signe, fait signe pour qui ? Pas pour quelqu'un, parce que lui ne peut pas assumer ce quelqu'un, et surtout en ce qui concerne le signifiant phallique, parce que, comme le dira très bien Lacan quelques lignes ou pages plus tard, il ne peut pas y avoir d'articulation du virtuel phallique pour le tout petit sujet. Le signifiant

phallus il va assez bien attraper ce dont il s'agit, c'est-à-dire un signifiant qui désigne quelque chose d'évanescant, quelque chose qui tombe. Le petit garçon, la petite fille, devant le miroir, sont obligés de désinvestir l'activité et l'actualité de la zone phallique. La petite fille parce qu'il n'y a rien à attraper si j'ose dire dans cette zone-là, le petit garçon parce qu'il n'en a pas du tout la maîtrise.

Donc c'est quelque chose qui échappe totalement à la maîtrise du regard au moment du stade du miroir. Donc ça tombe obligatoirement pour que l'image se constitue mais au-delà de ça, ce petit garçon - pensez au petit Hans, d'ailleurs Lacan y fait référence - ce petit garçon va avoir une haute idée de ce petit zizi, de ce petit instrument dont il est porteur, à ceci près qu'il en a une haute idée mais il ne peut rien en faire. Autrement dit, l'actualisation, le caractère non plus virtuel mais actuel de cette mise en œuvre de ce signe phallique, devra attendre qu'il ait, comme le dit Lacan quelque part dans la leçon, il a juste le ticket en poche pour venir un jour dire : « j'ai le ticket voilà maintenant je suis en mesure de mettre en acte cela ». Mais pour le moment il a juste le ticket, il n'a aucune mise en acte possible. Et du coup, ce signifiant phallique comme signe va renvoyer à un sujet qui n'est pas advenu, qui n'est pas là. D'où l'angoisse de l'enfant. Ça renvoie à un sujet, mais moi je ne suis pas ce sujet, alors du coup toute la phobie du petit Hans se développe autour de ça.

Et puis Lacan souligne l'ambiguïté fondamentale et qui va laisser évidemment des traces considérables dans l'inconscient de tout enfant : cet objet phallique est désigné à la fois comme « c'est cochon, c'est caca, ce n'est pas bien, c'est vraiment très cochon faut pas jouer avec ça », comme le dit Lacan « j'en appelle ici à toutes les mères », c'est dégoûtant le désir. Écoutez, on ne peut pas dire que notre époque soit dans le démenti de ça. Parce qu'aujourd'hui c'est plus que dégoûtant, c'est à proscrire absolument. Le pénis, le phallus, de quelque nom que vous l'appeliez, c'est vraiment radicalement dégoûtant aujourd'hui. Mais en même temps, c'est là que Lacan repère quelque chose de très important, appréciation considérable portée sur cet objet : « tu auras beaucoup d'enfants », « il est fort bien doué mon petit », « t'as un joli kiki ! » et la fierté correspondante. Bref, Lacan dit « il est apprécié comme objet, il est déprécié comme désir ». Alors ça c'est déjà tout un programme de difficulté, de nœuds et de tortures pour le futur névrosé.

Alors dernier point où je me permets de vous souligner une formulation qui a pu faire difficulté pour vous, peut-être pas, je ne sais pas. Est-ce que vous avez bien saisi cette formulation tout à fait à la fin de la leçon « en d'autres termes le petit a au niveau du désir génital et de la phase de la castration, dont tout ceci vous le percevez bien est fait pour vous introduire à l'articulation précise : le petit a c'est le grand A – phi. $a = A - \phi$ ». Limpide, qui veut passer au tableau ? (Rires). Non je plaisante mais peut être que vous avez une idée là-dessus. Pourquoi petit a = grand A-phi ?

Intervenant : C'est l'écriture du manque dans l'Autre. A savoir le petit a comme étant le lieu, le grand Autre comme lieu moins le phallus imaginaire.

S.T. : Oui c'est-à-dire le grand Autre comme lieu accompagné du fait qu'on sait que ce lieu n'est pas plein.

Intervenant : Et le phallus imaginaire comme étant le signifiant du manque. Qui ne renvoie pas à d'autre signifiant.

S.T. : Exactement. Et alors du coup, vous avez tout à fait raison, en posant les choses ainsi, on peut entendre, on peut comprendre que petit a c'est l'objet manquant également, mais du côté des objets disons partiels, coloré dans sa sexualisation et dans son érotisation, par le manque phallique. C'est à

dire que le refoulement du signifiant phallique, moins phi donc, va produire en quelque sorte, les objets a dans leur coloration sexuelle et érotique. Érotique parce que sexuelle. Ce que vous n'aurez pas dans la psychose. Parce que dans la psychose, on ne peut pas dire petit a = A-phi. Dans la mesure où le -phi n'est pas effectué. Ca ne veut pas dire qu'il ne puisse pas y avoir du petit a dans la psychose. Au contraire, il n'y en peut-être d'une certaine façon que trop. Je crois que nous pouvons entendre à peu près comme ça. Angela est-ce que tu souhaiterais ...

A.J. : Ce que je trouve intéressant dans cette écriture c'est que ça nous introduit de plain-pied à l'algèbre de Lacan pour nous parler de choses très importantes. Et j'aime bien la façon dont il finit la leçon parce qu'il revient au problème de l'amour. Et il dit que le problème de l'amour c'est que le sujet ne peut satisfaire la demande de l'autre qu'à le rabaisser. Qu'à faire de lui cet autre, l'objet de son désir. Et c'est intéressant parce que c'est quelque chose qu'il avait déjà nommé dans le Banquet par rapport à Alcibiade et Socrate. Mais il fait une boucle là pour revenir à ça dans cette formalisation très pointue en passant par le circuit de la demande et du désir. Je trouve intéressante cette conclusion.

Transcription établie par : Rosa BELLEI, Amandine DECROI, Anne FLORENNE-VOIZOT, Martin LE DREF, Umur Yigit NURAL, Sarah PAGE, Brigitte SABY, Hortense TEZIER

Relecture : David GLASERMAN